Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 12 (1964)

Artikel: Un nouvel aspect du dispater Gaulois
Autor: Borgeaud, Willy
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727666

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN NOUVEL ASPECT DU DISPATER GAULOIS

par Willy Borgeaud

César, au chapitre 18 du livre VI de ses Commentaires sur la guerre des Gaules, nous révèle ce qui suit:

« Les Gaulois affirment hautement qu'ils descendent de Dis pater, et disent que c'est la tradition druidique. C'est pourquoi ils délimitent les mesures de n'importe quel temps non d'après le nombre des jours, mais des nuits; ils observent les anniversaires de naissance et les débuts des mois et des années en faisant succéder le jour à la nuit. »

Que César ait recueilli ces renseignements de la bouche de son ami le druide héduen Diviciacus ou qu'il les ait puisés chez un auteur, Poséidonios par exemple, peu importe. Nous tenons là quelque chose de solide, qui sent la vérité. Il nous semble entendre un Gaulois expliquant à un Romain ou à un Grec les raisons de sa chronologie.

L'ancêtre des Gaulois était donc un ciel nocturne, un dieu à la fois lunaire et souterrain. La lune est la mesure du temps chez les peuples anciens. Le nom même du « mois » est fréquemment un ancien nom de la lune, ou un dérivé. Il est hautement probable que le Dis pater de César est figuré par le dieu au maillet, appelé souvent Sucellos sur les monuments. L'identification n'est rejetée que par Jan de Vries [1], qui semble, dans ce cas, chercher le paradoxe.

La liaison du dieu au maillet avec les Enfers et la mort est d'ailleurs reconnue comme possible par de Vries quand il souligne [2] la nature funèbre du maillet. Voici ce que dit de Vries:

« Ajoutons que d'Angleterre on nous communique ceci: derrière la porte de l'église pendait un *holy mawle* avec lequel le fils dont le père avait atteint 70 ans avait le droit de tuer celui-ci. »

[1] J. de Vries, *La religion des Celtes*, Paris, 1963, p. 103.
[2] *Ibid.*, pp. 101-102.

Fig. 1

De Vries eût pu citer aussi l'affreux Charun étrusque, le Plutôn étrusco-romain qui traînait, avec son maillet, selon Tertullien (*Apolog.* 15), les cadavres des gladiateurs: *Vidimus et Jovis fratrem gladiatorum cadavera cum malleo deducentem.*

L'urne ou *olla* dont est muni le dieu au maillet pourrait être l'*urna capax* d'Horace [3], où sont brassés nos sorts et l'instant de nos trépas. Mais les symboles archéologiques sont extrêmement ambigus. On peut interpréter le maillet et l'*olla* tout autrement, sans convaincre davantage.

La linguistique me paraît plus solide. On sait que le dieu au maillet et à la *olla* a été confondu avec Silvain. Ceci me paraît reposer sur une étymologie populaire de la Gaule rhodanienne. Pour dire « biens, richesses », les Celtes disaient * selva (v. irl. selb). Quand ils voulurent traduire en celtique Ploutôn – Dispater (le Riche, le

[3] Horace, *Odes*, III, 1, 16 et II, 3, 26.

Fig. 2

Richard), ils utilisèrent une forme * Selvànos, qui fatalement devait être attirée et supplantée par le latin Silvanus.

De cette même façon, le nom de la tribu gauloise des Selvanectes « Ceux qui ont acquis de la selva, de la richesse », est latinisé en Silvanectes.

Quant au nom de Sucellus, je ne crois pas du tout à la vieille étymologie «Celui qui frappe bien, le bon frappeur», reposant sur un rapport éventuel avec le latin *percellere*. Car ce verbe latin remonte probablement à un ancien * *per-caldere*. Donc...

J'interprète plutôt Sucellus comme «Celui de bon * keltlon, de bonne race» (cf. lituanien kilmê «race, origine», tiré du verbe kélti «élever, soulever; faire passer par dessus les eaux»). Le * keltlon contenu dans * Su-celtlus pourrait désigner aussi le tronc d'arbre creusé, la barque du passeur funèbre: cf. lituanien kélmas «tronc d'arbre», kelnas «pirogue, bac», russe tchëln «barque», lituan. kélta «barque, bac». La

racine «dever, soulever; faire traverser les eaux» a fourni au latin *celsus*, *excelsus* (de * keld-tos) élevé, haut, et les verbes *excellere*, *praecellere* «dépasser, être suréminent»; donc la base * keld – s'accorde mieux avec Sucellus que la base * kald – de percellere «frapper». En outre, l'étymologie kélti «soulever; faire passer» offre l'avantage d'unir plus sûrement Sucellus – Dispater à ses enfants, les *Κελτοί* ou Celtae, dont le nom avait été déjà rapproché, au XIXe siècle, du lituanien kilmê «origine, provenance», et par conséquent de kélti.

Comme le Dispater de César est le mesureur nocturne du temps, je répète qu'il a nécessairement, entre autres caractères, une forte composante lunaire. En indo-européen, lune se dit mesureur. Ce mesureur est en même temps le premier mort et le premier ressuscité [4]. A ce titre, le bonhomme Dispater au maillet représente le Celte par excellence, l'archétype du Celte. Dommage qu'on ne trouve pas de monuments de ce personnage au bord de l'Océan. Cela a semé le doute dans l'esprit de Jan de Vries, qui refuse de voir dans le dieu au maillet (Sucellus, que ce savant, répétons-le, sépare absolument du Dispater de César) un grand dieu celtique. A tort ou à raison, nous continuons à assimiler le dieu au maillet au grand mesureur nocturne et grand ancêtre signalé par César. Et ceci malgré la remarque d'Hubert reprise par Jan de Vries, «que toutes les images du dieu au marteau se trouvent à l'est d'une ligne allant du cours inférieur du Rhin à Saint-Gilles en passant par Reims et la vallée de l'Allier». Cette extension géographique, comme dit de Vries – et d'autres avant lui – correspond à l'extension du culte de Silvain. Or, j'ai suggéré ci-dessus que Silvanus est en Gaule la latinisation d'un celtique * Selvanos, traduction de Dispater – Ploutôn. Le dieu au maillet, appelé Silvain, Sucellus, est donc bien le Dispater de César.

A Varhély, sur l'emplacement de l'ancienne Sarmizegetusa dace, on a retrouvé, vers la fin du XIXe siècle, un monument d'art grossier, mais clair, représentant le dieu au maillet entouré d'une part d'un chien à gueule béante, et de l'autre d'une déesse et d'un enfant. Adrien Blanchet s'est occupé de cette découverte [5]. Il interprète, évidemment, le dieu au maillet comme le Dispater funèbre, et la déesse comme Aere cura, ce couple revenant fréquemment, snrtout le long du Rhin. Le chien, d'après Blanchet et d'autres, serait infernal, sorte de Cerbère. Blanchet, à ce propos, rappelle le monument perdu mais dont on a un dessin, du dieu au maillet de Toul, accompagné du chien.

En 1894, un an après la publication de Blanchet, Henri d'Arbois de Jubainville interprétait le Dispater à la lumière du Balar cyclopéen irlandais [6]. Il comparait la déesse à Ethne, fille de Balar, et tenait l'enfant pour le fils d'Ethne, le dieu Lug (le Mercure celtique).

[4] Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, 1953, pp. 155-156, qui cite E. Seler.
[5] Adrien Blanchet, *Mélanges d'archéologie gallo-romaine*, Paris, 1893, pp. 19 et suiv.
[6] D'Arbois de Jubainville, *Revue Celtique*, t. XV, Paris, 1894, pp. 235-236.

Cette interprétation audacieuse d'Arbois repose sur la conviction, à mon avis justifiée, d'une vaste et rigoureuse cohésion du monde celtique en matière de religion et de mythologie. De même que partout où il y avait des Celtes, on parlait celtique, et à peu près le même celtique, la langue unitaire était, dans la bouche des Druides, le véhicule d'une pensée unitaire.

L'interprétation du monument de Varhély par Balar, Ethne, Lug, tomba dans l'indifférence. On haussait les épaules, malgré le prestige d'Arbois. Cependant, je crois le moment venu de réviser le procès. D'autres pièces s'ajoutent maintenant au dossier des preuves, assez maigre, d'Arbois.

Voici ce que Christinger et moi nous écrivions en 1962 dans notre livre intitulé: *Mythologie de la Suisse ancienne* [7].

«Nous sommes moins bien renseignés sur Ethné (ou Ethlenn) enfermée dans une tour, qui avait peut-être la faculté de pivoter sur elle-même... Faut-il voir dans le thème de la jeune fille libérée le symbole de l'aurore ou du soleil naissant arraché à la gueule de la mer ou au gardien de la nuit *(Argus aux multiples yeux et le Minotaure au corps couvert d'étoiles pourraient alors symboliser la nuit)? Le chapitre consacré à Epona montre les ressemblances qu'il y a entre Ethné et la cavalière celto-romaine.*»

A ce moment surgit le souvenir de plusieurs représentations du dieu au maillet *avec un vêtement constellé.* Le plus célèbre exemplaire de ce type est celui de Pernand (Musée de Beaune). Dans ce cas, le dieu au maillet peut bien être un ciel nocturne, un gardien au corps sursemé d'étoiles, un Argus ou Minotaure. Gardien de quoi? De la Fille, de sa ou de ses Filles: aurores, vaches célestes, richesses, années nouvelles, etc.: Ariane, ou la vache Iô, ou la cavalière italo-celtique Epona.

Or, voici que la preuve qu'un ciel nocturne, un Minotaure constellé, donna le jour à Epona, nous est fournie par un auteur obscur, Agésilaos, dans ses *Italica*, cité par Plutarque ou peut-être un pseudo-Plutarque, dans ses *Parallela Minora*, 29: *Φούλουιος Στέλλος μισῶν γυναῖκας ἵππῳ συνεμίσγετο · ἡ δὲ κατὰ χρόνον ἔτεκε κόρην εὔμορφον καὶ ὠνόμασεν Ἔποναν · ἔστι δὲ θεὸς πρόνοιαν ποιουμένη ἵππων.*

«Fulvius Stellus, haïssant les femmes, s'unit à une jument; celle-ci, le temps venu, enfanta une fillette belle et la nomma Epona: c'est la déesse qui prend soin des chevaux.»

Cette indication, malgré le mépris de Keune [8], est sans aucun doute authentique et prouve que la cavalière celto-romaine était fille de Sucellus, d'un Sucellus constellé.

M'étant demandé comment Plutarque ou le pseudo-Plutarque aurait écrit, en vrai grec, Fulvius Stellus, je me proposai la traduction Asterios ou Asteriôn. Or, Asteriôn ou Asterios est le nom donné au Minotaure par Apollodore![9]. Sucellus et

[7] Christinger et Borgeaud, *Mythologie de la Suisse ancienne*, Genève, 1963, p. 90.
[8] Keune, dans *Real Encycl.* Pauly-Wissowa, s.v. Epona, col. 229.
[9] Cf. les justes remarques de C. Robert et de Wernicke s.v. Asterion et Asterios dans le Pauly-Wissowa.

son pendant irlandais Balar était donc un père-gardien, ciel nocturne tenant à la fois de Cronos, d'Argus, du Minotaure. Le caractère taurin du gardien Minotaure symbolise les cornes du prince lunaire, gardien des morts et de la Fille.

Une étude ultérieure, déjà largement esquissée dans notre *Mythologie de la Suisse ancienne*, montrera que cette fille-jument est déjà néolithique, indo-européenne, et qu'on la retrouve en Italie (la vierge Camille des Volsques), en Grèce (Mélanippè, les Amazones), en Iran, aux Indes (Saranyû). C'est une douloureuse fille-mère, enfantant dans la honte, souvent des jumeaux. C'est une Mélusine, grande ancêtre de races puissantes.

Un Nocturne, père d'amazone, c'est le thessalien Nycteus, père d'Antiope, laquelle devint, par les œuvres d'un Zeus-gandharva à queue de satyre, mère des jumeaux Zêthos et Amphion, fondateurs de Thèbes. Comme cette Antiope [10] est au fond la même figure que l'Antiope, autrement nommée Melanippè ou Hippolytè, qui est l'Amazone enlevée puis épousée par Thésée, et dont il eut Hippolyte pour fils, nous avons bien, dans ce complexe, le correspondant grec du complexe Balar-Sucellus et Ethne-Epona.

Mais, dira-t-on, si un Ciel nocturne minotaurin ou saturnien (le père de Danaé, Acrisios, porte en somme le nom du Cronos-Saturne phrygien, Acrisias) devient père de la Fille ou des Filles, et qu'il la garde jalousement dans une tour (Ethne gardée par le cyclopéen, minotaurin et saturnien Balar), dans un souterrain (Danaé), ou un labyrinthe (Ariane), quel être, quel héros va venir la délivrer et la féconder? Eh bien, *un être fluvial et océanien*. Le Zeus-satyre à queue de cheval, uni à l'Antiope (chevaline!), c'est le correspondant grec du gandharva Vivasvat uni à la vierge des eaux (mélusine) Saranyû [11]: il s'agit du couple créateur du feu, il s'agit du bois mâle et du bois femelle, du premier homme et de la première femme. Saranyû la jument-mélusine, c'est la Mélanippè ou Antiope hindoue, c'est l'Epona ou Ethne hindoue.

Ariane fut libérée par Thésée, fils d'Aigeus-Egée. Or Egée veut dire «celui d'Aigai», qui est la résidence homérique de Poséidon-Neptune. Egée n'est qu'un doublet de Poséidon, et d'ailleurs une tradition rapporte que le vrai père de Thésée n'est pas Egée, mais Poséidon. Ariane a un pendant en la personne de l'amazone Mélanippè-Glaukè-Hippolytè-Antiopè enlevée puis épousée par le poséidonien Thésée. Or Thésée ravisseur de Mélanippè («Celle aux chevaux noirs») est l'exact équivalent de Mac Kineely ravisseur d'Ethne. En irlandais, Mac Kineely se dit Mac Cinnfhaolid, Fils de Tête-de-Loup. Or nous avons montré dans notre *Mythologie de la Suisse ancienne* (p. 76) que Tête-de-Loup désignait à la fois l'Hadès et la mer. En somme

[10] Sur les Antiope-Mélanippe, cf. Christinger et Borgeaud, *op. cit.*, p. 123, note 146, et l'épitomè vaticane d'Apollodore, éd. Wagner, Dresde, 1890, pp. 57, 66, et encore XV.

[11] Sur Vivasvat, Saranyû, cf. Christinger et Borgeaud, *op. cit.*, pp. 74-75 et p. 123, note 147 (Rig-Véda IX, 85, 12).

Fig. 3. Le Minotaure étoilé n'a pas fini de hanter l'imagination des hommes: preuve en soit ce taureau du sculpteur Genevois-Jurassien Pierre Zamboni.

Mac Kineely veut dire Mac Lir, et le ravisseur et fécondeur d'Ethne se révèle être Manannán Mac Lir, le Poséidon irlandais.

N'oublions pas, pour finir, qu'une Mélanippè, donc une mélusine fluviale et chevaline, fut mère des jumeaux Eole et Beôtos (les ancêtres des Eoliens et des Béotiens), après s'être accouplée au maritime, fluvial et nocturne Poséidon, créateur du cheval. Ce Poséidon est bien le pendant grec du gandharva indo-iranien Vivasvat, accouplé à a «vierge des eaux», la jument Saranyû, qui est la Melanippè et l'Epona hindoue. Cf. les Dioscures védiques aux chevaux (Açvinā), fils de Saranyû, les jumeaux de l'Epona de Virecourt, et les trijumeaux d'Ethne.

Post Scriptum

Monsieur Nicolas Dürr, numismate au Musée de Genève, me signale que:

Des « maîtresses de chevaux » virginales apparaissent, vers 900 av. J.-Chr., à Urartu, et au Louristan. Elles y sont le pendant de l'Athéna attique et olympique, partenaire de Poséidon et d'Arès, comme le souligne Ghirshman [12].

Après coup, il m'apparaît que:

I. D'Arbois de Julainville avait raison de comparer le Dispater gaulois armé de son maillet (et. sans le dire, le Charun étrusque) avec le géant irlandais Bolar-Balor-Balar balcbeimnech (aux coups massifs). Mais l'équation balcbeimnech-Sucellus, étymologiquement, nous paraît moins solide que jamais. En revanche, les coups massifs de Balor et le maillet de Sucellus concordent.

II. L'assimilation Silvanus-Dispater-Sucellus que j'ai unilatéralement, dans l'étude ci-dessus, attribuée à une étymologie populaire (celtique* Selva-nos, « Celui des richesses », rapproché plus ou moins par hasard du latin Silvanus), s'explique en outre par:

1. Le fait que Silvanus est un dieu de la propriété, puisque d'après Horace, *Epodes* II, 21-22, le Silvanus Pater est le protecteur des limites, donc des propriétés.

2. Le fait que la terrine qui caractérise le Dispater gaulois peut s'assimiler à la orca (jarre) qui, d'après le dictionnaire Walde-Hofmann, risque d'être le féminin d'Orcus, dieu latino-étrusque des Enfers. Je crois, contre Wagenvoort, qu'il ne s'agit pas seulement des Enfers en tant que « jarre au col étroit », mais jarre où l'on brassait les sorts des gens sur le point de mourir: interprétation donnée ci-dessus d'après les textes d'Horace, surtout *Odes* II, 3, 24 sq, où Orcus figure directement avant l'urne aux sorts.

3. Le dictionnaire Ernout-Meillet, s.v. Pilumnus, montre que Silvanus, dieu archaïque, constituait une menace de mort contre le nouveau-né et la femme en couche. Silvain, dieu de la mort menaçante, pouvait donc être représenté par le maillet (coup d'assommoir) et l'urne ou tonneau d'Orcus: ce sont les attributs du Dispater de la Provincia nostra, le maillet devenant jarre, ou vice-versa.

4. Le chien de Silvain et du Dispater gaulois.

Dans le domaine de la religion celtique, les problèmes brûlants seraient, à mon avis:

1. Rapports (ou non) entre Dagda et Sucellus-Balor.
2. Rapports (ou non) entre Esus et Mercure-Lug.
3. Rapports entre Macha l'amazone et Ethne la mère de Lug.
4. Qui est le père de Macha l'amazone, d'Ethne et d'autres filles irlandaises de cette nature?

W. B.

[12] Perse, Proto-Iraniens etc, par Roman Ghirshman NRF, Paris, 1963 p. 298.